

# De la bienfaisance et de la reconnaissance

Deux déités, qui de leur main féconde  
Versent la paix et le bonheur au monde,  
Servant dans ses desseins le dieu de l'univers,  
Joignent d'un double nœud tous les êtres divers ;  
C'est toi, divine Bienfaisance !  
C'est toi sa digne sœur, tendre Reconnaissance !  
Grâce à ces deux divinités,  
Des services rendus, des bienfaits acquittés,  
L'esprit social se compose :  
Tout se tient dans le monde entier.  
Voyez cet arbrisseau, dont le suc nourricier  
Court abreuver la fleur nouvellement éclore ;  
Le rosier de sa sève alimente la rose,  
Et la rose à son tour embaume le rosier :  
Ainsi l'aimable Bienfaisance  
Répand ses dons consolateurs ;  
Ainsi le doux encens de la Reconnaissance  
Rend hommage à ses bienfaiteurs.  
Le cœur se plaît à Comparer entr'elles  
Ces deux sœurs, qui devraient, compagnes éternelles  
Pour consoler le genre humain,  
Marcher toujours ensemble en se donnant la main,  
Et qui souvent, hélas ! l'une à l'autre infidèle,  
Brisent leur chaîne mutuelle,

Et se séparent en chemin.  
Toutes deux ont leur caractère,  
Et leur penchant, et leur pouvoir ;  
L'une de l'autre est tributaire ;  
L'une aspire à donner, et l'autre aime à devoir ;  
L'une offre avec bonté, l'autre accepte sans honte.  
Par un instinct doux et puissant  
La Reconnaissance remonte,  
Et la Bienfaisance descend ;  
L'une appartient à la faiblesse,  
L'autre au pouvoir ; l'une de la richesse  
Verse le superflu sur l'indigence en pleurs ;  
L'autre, à sa sœur pour récompense,  
Portant les hommages des cœurs  
Sur la douce correspondance  
Des obligés, des bienfaiteurs,  
Des besoins et de l'abondance,  
Fonde l'utile dépendance  
Des protégés, des protecteurs,  
Du savoir et de l'ignorance,  
Des grands et des petits, et du peuple et du roi ;  
L'une suit le bienfait, et l'autre le devance ;  
Et, pour mieux peindre encor leur différence,  
L'une c'est vous, l'autre c'est moi.  
Mais quelques traits encor manquent au parallèle :  
De toutes deux la grâce naturelle  
Sait nous plaire et nous attacher ;  
Mais l'une aime à paraître, et l'autre à se cacher.  
L'oubli sied à la Bienfaisance ;  
Créancière sans défiance,

Jamais envers son débiteur  
Sa généreuse insouciance,  
D'un impitoyable exacteur  
Ne se permit l'avidité impatience ;  
Au lieu d'arracher à nos cœurs  
Le prix forcé de ses faveurs,  
De son noble abandon l'oublieuse indulgence  
Laisse à d'orgueilleux protecteurs,  
De leur tyrannie obligeante  
Les officieuses hauteurs,  
Et de leur mémoire exigeante  
Les souvenirs persécuteurs.  
Mais si l'oubli sied à la Bienfaisance,  
Le souvenir convient à la Reconnaissance,  
Il exerce sur elle un pouvoir souverain ;  
Elle retient des dons l'image impérissable ;  
Par elle les bienfaits sont gravés sur l'airain,  
Et les injures sur le sable ;  
Par elle, notre cœur s'acquitte à peu de frais.  
Ces liens qu'à mon bras votre main entrelace,  
À vous m'enchaînent à jamais :  
Reconnaître les dons et donner avec grâce,  
Voilà le code des bienfaits  
Qui depuis longtemps est le nôtre.  
À tous les cœurs bien nés l'un et l'autre est commun,  
Votre âme vient d'éprouver l'un,  
La mienne jouira de l'autre ;  
Ainsi des nœuds bien chers se forment entre nous :  
Bien faire c'est jouir, et bien sentir c'est rendre ;  
L'un marque une âme noble, et l'autre une âme tendre.

Votre rôle est plus beau, mais le mien est plus doux.

Voyez combien de délices rassemble

Ma juste sensibilité :

Vous chérir, c'est aimer ensemble

L'esprit, la grâce et la bonté.

Jacques Delille (1738–1813)